

l'histoire et la chose même

Bertrand VICHYN

Un lecteur attentif de l'œuvre de Freud devrait se laisser arrêter par l'exemple de l'histoire des nations qui revient à plusieurs reprises sous ses yeux dès qu'il s'agit pour Freud de trouver une métaphore au développement de l'âme. Ce n'est pas la connexion entre le social et l'individuel qui attire ainsi notre attention, mais plutôt l'idée que Freud se fait du travail de l'historien. Dans *L'Homme aux Rats* (version imparfaite de l'analogie que nous allons étudier), *Léonard de Vinci* et *L'auto-présentation (Selbstdarstellung) de Freud* il est soutenu qu'on écrit son passé en fonction du présent et, à cette opinion courante et en partie juste, il est ajouté comme note particulière que c'est en fonction de sa grandeur, de sa puissance et de sa richesse actuelles, que le peuple conçoit l'histoire de ses tout débuts où il était petit et bible. ou encore misérable et sans gloire (1). Parmi ces passages, le dernier illustre ce propos avec la personne de Tite-Live qui aurait raconté l'histoire des premiers rois de Rome sous l'influence de cette idéologie.

Cette étonnante vision de l'histoire où les commencements sont diminués de la sorte prend toute son importance lorsque, nous retournant vers le développement de l'individu, nous remarquons qu'elle forme une analogie systématiquement employée au profit de la thèse selon laquelle la première enfance est dominée par l'auto-érotisme, état lors duquel se déploie en premier la sexualité que, selon un certain Freud, l'enfant apporte avec lui dans la vie. Si les qualificatifs « grand » et « puissant » opposés à « petit » et « faible » permettent de saisir la différence entre la taille, ou bien la force, de l'adulte et

(1) *G.W. 7. p. 427 n, G.W. 8, p. 151, G.W. 14, p. 60.* A la fin de sa vie, Freud revient sur le sujet sans mentionner son ancienne position, il essaye de réparer son erreur : *Moïse et la religion monothéiste, G. W. 16.*

celle de l'enfant, en mettant aussi face à face les adjectifs « riche et «pauvre» », Freud tend surtout à accréditer l'idée que ce n'es qu'à partir d'un certain âge qu'on gagne l'objet — c'est là une conception grossière, pré-psychoanalytique, de la sexualité — et, comme sa corrélative, l'on apprend que l'âme des enfants peut se passer de objets pendant les premiers temps de la vie — ce qui est bien un non-sens de notre science, me semble-t-il. La rhétorique, on le sait sert parfois à cacher les défauts de la réflexion. Chez Freud, la thèse « constitutionnelle » — selon l'appellation des *Trois essais sur la sexualité* — croit pouvoir nous faire rejeter la séduction exercée par les adultes sur l'enfant en déclarant qu'elle ne voit là que le transport dans l'infantile d'un mythe créé par l'adulte à partir de ses relation génitales adultes. Ainsi, le processus de l'avènement de la sexualité chez l'enfant — que la névrose nous permet d'appréhender le mieux — ne serait en somme qu'une « rétro-fantaisie ». C'est là une hypothèse, qui pour être moins radicale, s'apparente cependant tout à fait à celle que Jung applique à toute la sexualité de l'enfance : pour lui, elle ne serait rien d'autre que de la rétro-fantaisie. Certains parmi nous pourraient penser alors qu'en employant l'argument de son adversaire, Freud croyait pouvoir garder, contre Jung, du côté de l'infantile, sous la forme de l'auto-érotisme, un minimum de sexualité.

Il est toutefois évident que Freud n'a pas attendu la mise en question de toute la sexualité des enfants pour essayer de se convaincre lui-même de la fausseté de l'hypothèse de la séduction. S'il a bien mis en place une sexualité *sui generis* — l'auto-érotisme — afin de convaincre le disciple chancelant, il avait déjà employé le modèle de la « rétro-fantaisie » et, cela, dès 1895. C'est en étudiant les théories de Freud sur la paranoïa, que j'ai pu éclairer un passage obscur du « manuscrit H » envoyé à Fliess (*Naissance de la psychanalyse*) où Freud évoque la paranoïa de la « grande nation ». Ces deux mots étant écrits en français dans le texte original, il s'agit sans aucun doute de la France — l'expression est consacrée après la révolution de 1789 — le passage devient facilement décryptable : « La grande nation ne peut concevoir l'idée qu'elle fut vaincue à la guerre. Ergo elle n'a pas été vaincue, la victoire ne compte pas; elle donne l'exemple d'une paranoïa des masses et invente le délire de trahison ». Pour se défendre de l'humiliation de la défaite — la petitesse est ici implicite, mais plus rapprochée dans le temps : en effet, ce n'est que vingt-cinq ans auparavant que la France s'était vu infliger 1^e démenti de Sedan —' la nation trouverait, en après-coup, en 1894, un traître en la personne de Dreyfus, le capitaine juif. Mais, en réfléchissant encore un peu, nous observerons à l'adresse de Freud que l'idée que la France se faisait d'elle-même ne datait ni de 1895,

ni même de la révolution de 1789. En ce sens, la petitesse de Sedan pourrait bien appartenir à une époque ultérieure à celle de la « grandeur » ! [Depuis, mon ami historien, Jean-Yves Guiomar, m'a appris que l'expression a été inventée par Napoléon.] Pour tordre encore davantage l'exemple de la France dreyfusarde, on pourrait émettre l'opinion que la petitesse réside en fait dans le procès intenté au capitaine et non pas dans l'âge de la nation lors de la bataille perdue. Mais ne chipotons pas trop, car ici, les approximations ne manquent pas. Nous soulignerons seulement la rapidité avec laquelle Freud se lance pour défendre Dreyfus : début 1895, c'était trop tôt encore pour que l'on puisse émettre à l'adresse de « l'affaire » un jugement exempt d'esprit partisan. Cette réaction de compassion envers le coreligionnaire marque immédiatement, comme exemple, la théorie sur la paranoïa et contribuera, sans doute, à la déstabilisation de l'ensemble des théories de Freud lors de l'essai de rejet de la théorie de la séduction.

J'en étais là de ma réflexion sur la fausse connexion qui s'opère chez Freud entre une singulière vision de l'histoire des sociétés et cette autre de ses perceptions sur la solitude et l'amour solipsiste — la facette du *selbst* qui oublie la chose — chez l'enfant tout petit quand, récemment, dans son cours de cette année qui traite de l'être humain et du temps, J. Laplanche a répété sa conviction que la vision de Freud sur l'histoire provient d'un autre auteur. Il a ajouté, comme voici quelques années alors que nous étudions sous sa direction le texte sur *Léonard de Vinci*, qu'il voudrait bien savoir quels étaient l'homme et l'œuvre qui avaient pu inspirer Freud. La question n'avait pas reçu de réponse parce qu'à l'époque nous avons tous cherché, sans résultat aucun, du côté des historiens et des philosophes de l'histoire ayant vécu aux alentours du XIXe siècle. Après la relance de J. Laplanche, le hasard voulut que le « diable » (en allemand « *Teufel* ») m'apparaisse quelques jours plus tard dans les rayons qui bordent l'allée centrale de la Bibliothèque Nationale sous la forme d'un livre signé par W. S. Teuffel *Geschichte der römischen Litteratur* (2). C'est à partir de quelques indications de cet auteur que je retrouvais dans la préface de Tite-Live à son *Histoire romaine (Ab Urbe Condita)* ces mots que certains parmi nous ont peut-être lus et oubliés :

(2) W. S. Teuffel, 5. Aufl. I Bd.. Leipzig. Teubner, 1890, p. 589 Teuffel indique que Tite-Live affirme dans sa préface vouloir fuir le spectacle des maux présents au profit de la vieille magnificence de Rome afin de prêter attention aux origines qui pourraient offrir un remède. Il est intéressant de noter en outre que la langue allemande pose la fantaisie (fantasme) du côté de la poésie - *Dichtung* — tandis que le prosateur — *Prosaiker*, mais qu'on peut entendre aussi comme homme prosaïque — est censé dire la vérité. En effet, les historiens de Rome furent les premiers prosateurs latins.

« *Res est praeterea et immensi opens, ut quae supra septingentesimum annum repetatur, et quae, ab exiguis profecta initiis, eo creverit, ut jam magnitudine labore sua, et legentium plerisque haud dubito quin primae origines proximaque originibus minus praebitura voluptatis sint, festinantibus ad haec nova, quibus jam pridem praevalentis populi vires se ipsae conficiunt; ego contra hoc quoque laboris praemium petam, ut me a conspectu malorum, quae nostra tot per annos vidit aetas, tantisper certe, dum prisca illa tota mente repeto, avertam omnis expers curae quae scribentis animum etsi non flectere a vero, sollicitum tamen efficer posset.* »

« La chose demande en outre une oeuvre immense, vu qu'elle remonte à plus de sept cents ans, et qu'après des débuts exigus, elle a cru au point de souffrir de sa propre grandeur, et pourtant la plupart des lecteurs, je n'en doute pas, prendront aux origines et aux temps qui leur sont proches le moins de plaisir, se hâtant d'arriver aux événements nouveaux, où les forces d'un peuple depuis longtemps dominant s'épuisent elles-mêmes ; pour moi, au contraire, c'est là encore une récompense que je demande à mon labeur : du spectacle des maux qu'a vus, pendant tant d'années, notre époque, et aussi longtemps, du moins, que je m'applique tout entier à remonter à ces tout premiers temps, qu'il me détourne et me laisse exempt de ces préoccupations qui, sans écarter l'âme de l'écrivain de la vérité, pourraient le troubler. »

Ainsi, pour l'exemple de l'histoire, Freud trouve chez Tite-Live — directement (3) — l'opposition entre *l'exiguis* (petitesse, exigüité, petit nombre, petite quantité, pauvreté, disette, brièveté) et la *magnitudine* (grandeur, largeur, grande quantité, abondance, élévation, importance). La « chose », *res*, qu'on peut traduire aussi par objet (mais pas dans le sens analytique), fait ou acte, est toutefois plus analytiquement travaillée par l'historien romain que ne le laisse entendre Freud. Comme le remarquait Teuffel, Tite-Live nous expliquait que pour saisir la « chose » dans toute sa complexité, il faut s'écarter de la *magnitudine* qui cache la décadence actuelle — la maladie, pour notre exemple — afin de se plonger dans le temps premier, car ce passé peut non seulement guérir du présent, mais il peut, aussi — le romain est freudien sur ce point — guérir le présent (4). Mais il nous faut reconnaître que le véritable exemple, tel qu'il est mis en place par Tite-Live, n'est toujours pas, pour ce qui est de la vie de l'âme, la chose même. Nous savons, en effet, que notre

(3) Aucun des critiques de l'historien de Rome ne reprend à ma connaissance l'opposition « petitesse/grandeur », c'est donc que Freud se réfère directement au texte de Tite-Live.

(4) W.S. Teuffel, *op. cit.*, mais aussi, comme ouvrage immédiatement disponible à Freud, le *Meyers Lexikon*, Dans *Moïse*, pour présenter un exemple d'historien qui se réfugie dans le passé devant la déception que lui inflige le présent, Freud convoquera Macaulay, *Lays of Ancient Rome*, à la place de Tite-Live.

historien péchait par moralisme : c'est au nom de la vertu du passé qu'il critiquait, pour ses mœurs dissolues, le présent. S'il reconnaissait que les origines de Rome étaient honteuses, ou laides, parfois par leur début, parfois par leur issue — *inde foedum inceptu, foedum exitu* — il pensait que la connaissance qu'on en gagnait permettait d'éviter la répétition du *fœdus*, tout comme elle permettait le culte envers les exemples instructifs fournis par le même passé. Bien sûr, Tite-Live misait surtout sur ce culte. Pour notre moraliste, la qualité principale des débuts de Rome résidait dans la petitesse précisément car là, pauvreté et économie étaient en honneur — *paupertati ac parsimoniae honores fuerit*. En revanche, la richesse actuelle de Rome, il la désignait comme le principal responsable de la décadence.

Freud fait peut-être l'erreur de lire dans le passage que j'ai cité plus haut « *eo creverit, ut jam magnitudine labore sua, ...* », « *laboret* » comme « travailler » et non pas comme « souffrir », qui est la signification juste dans ce contexte. Dès lors, il comprendrait cette partie de la phrase comme « ...elle a cru au point de travailler sa propre grandeur, ... » Si ces détails nous renseignent sur la manière dont Freud déforme les qualificatifs de notre historien en les transportant dans la vie de l'âme, prenons maintenant un argument de poids à l'encontre du romain. Pour lui, il faut l'avouer, l'étude du passé reste à quelques exceptions près, une redite du mythe (5). Non seulement, il semble prendre pour argent comptant les histoires *in illo tempore*, mais, même pour ces époques plus proches de son temps où il aurait pu consulter des matériaux comme les annales, il se contente de reprendre, sans les mettre à l'épreuve de ce genre de « choses », les récits de ses prédécesseurs. S'il pêche ainsi en orateur, par goût de la langue, il pêche encore par moralisme, puisque, tout en reconnaissant que les historiens du passé ne s'appuyaient pas sur des *incorruptis rerum* — des preuves authentiques —, il présente leurs fictions avec l'indulgence dont il croit devoir faire preuve face à la gloire guerrière de son peuple. Mais, cette grandeur remarquons-le, n'était pas une donnée actuelle pour Tite-Live, elle était cette qualité de jadis à laquelle les

(5) Voir cette interprétation de la Louve (Livre I, Ch. V) Faustulus, un maître du royal, trouve Romulus et Rémus et les donne à élever à sa femme Larentia. Tite-Live ajoute : « Certains supposent que Larentia, une prostituée (*vulgato corpore* — dans le sens corps accessible à tous) était appelée "la louve" parmi les pâtres. ce qui donna lieu à la fable miraculeuse. »

temps premiers ont largement contribué et que le présent mettait en danger (6).

Si nous revenons maintenant à Freud pour avoir une idée de la manière dont se produit chez lui la connexion entre Tite-Live et Dreyfus, nous pouvons conclure avec une certaine marge de probabilité que la défense de Dreyfus lui ouvre la voie du souvenir, scolaire, sans doute, de Tite-Live. Et même si Freud se replonge effectivement dans la lecture de notre historien, nous l'avons vu, il le trahit, aussi bien pour le bon mot que pour la bonne cause. Mais que devient alors la « chose » et la « chose originaire » qui, pour nous, est causalité ? (En allemand, outre « *Ding* » — « chose », « *Sache* » signifie « chose » ou « cause » (sens juridique, activité pour laquelle on lutte) et « *Ursache* » que l'on peut entendre par « chose (ou cause) originaire » signifie « cause », mais, cette fois-ci, dans le sens causal). Reliant ainsi chose et cause, la métaphore de la « chose » a l'avantage de mettre en relief cet ensemble de traits de l'objet qui, enfermé dans l'Ics., n'évolue absolument pas ; cependant, en dissociant ainsi cette qualité de celle de l'objet en tant que personne, elle a le tort de laisser croire qu'en étant chose, l'objet-en nous s'arrête d'agir : alors que, tout au contraire, la « chose » est le « fait » qui se répète. Si le retour à Tite-Live et à Dreyfus contribue à discréditer l'exemple historique de Freud, il nous faut nous tourner vers le positif de l'épreuve si nous voulons trouver la « chose même » au cœur de l'inconscient. Mais cela est l'affaire de notre pratique comme archéologie. Creusant ainsi, on peut parfois ramener à la lumière, une fois débarrassées des ajouts de la fantaisie, les *incorruptia rerum* de la nécessaire « corruption » première, que sont chez l'enfant ces apports de sexualité adulte que nous nommons, faute d'autre terme, « séduction ».

(6) Les spécialistes pensent surtout que Tite-Live déforme le passé pour mieux attaquer le présent. L'appréciation des générations d'historiens se résume entre les deux pôles que représentent Beaufort et Niebuhr. Le premier affirme que les débuts de Rome tels qu'ils nous sont racontés par Tite-Live et d'autres anciens ne recèlent aucune vérité. Tandis que celle-ci est retrouvable, pense le deuxième, par l'interprétation des mythes. Des preuves matérielles comme la statue de la louve allaitant faite en 458 av. J.C., montrent aussi à Niebuhr qu'il y a de la vérité (*Wahrheit*) dans la fiction (*Dichtung*). Cf. L. de Beaufort, *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de Rome*, Utrecht, E. Neaulme, 1738 et B.G. Niebuhr, *Römische Geschichte*, Iena, F. Mauke, 1844-1845. Plus contemporain avec Freud, H.-A. Taine dépeint le débat des deux extrêmes dans son *Essai sur Tite-Live*, Paris, Hachette, 1888, 5^e éd.